

Discours de réception de Monsieur Gilles Laporte



Écrire... Qu'est-ce qu'écrire? Comment écrire? Pourquoi écrire?

Malgré leur pouvoir, les mots sont incapables de traduire l'émotion qui m'étreint aujourd'hui. M'exprimer en ces lieux chargés d'Histoire, en présence de mes consoeurs et confrères, face à la prestigieuse assemblée que vous constituez toutes et tous, élues et élus, responsables d'institutions, amies et amis, est pour moi le renouvellement renforcé de l'autre émotion, celle qui m'avait saisi en février 1998 quand, en ces mêmes lieux, j'avais reçu le Prix de Littérature Georges Sadler 1997 de notre Académie pour mon roman historique *Les Dernières violettes de La Mothe*. Surprise émerveillée d'hier et d'aujourd'hui offerte par la Société Royale des Sciences et Belles-Lettres de Nancy, fondée le 28 décembre 1750 par le roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar Stanislas Leszczynsky, devenue notre Académie de Stanislas. Car...

Mon enfance hors du monde des livres et de la musique m'écartait d'une telle destinée. Avant d'aborder le sujet de cette allocution, je me dois d'évoquer mes racines, en forme de reconnaissance et de remerciements. Mes parents sont au cœur de mes pensées du jour. Ouvriers de filature des Vosges, morts voilà une bonne quinzaine d'années, mère trop vite usée par ses machines à filer en continu, père à la santé ruinée par la déportation en Allemagne et sa périlleuse évasion réussie, ils m'ont transmis les valeurs essentielles qui sous-tendaient leur vie : amour du bon travail quotidien, sens du service civique et de l'engagement citoyen. Avec leur regard toujours vif en moi sur le monde des humbles et dans leurs traces, je me connais comme un simple ouvrier des Lettres.

Mes pensées vont aussi à mes maîtresses et maîtres d'école qui, par leur passion du partage des connaissances et leur amour de la Fraternité républicaine ont contribué à faire de moi ce que je suis. Ce fut d'abord Madame Yvonne Jungen, à l'école primaire d'Igney, mon village natal où je vis toujours, qui m'a appris à lire, invité à découvrir les richesses de notre langue, goûter ses subtilités, sa profondeur, ses harmonies, m'a fait récompenser du Prix de lecture au Cours élémentaire 1951. Cette année-là, alors que dans le milieu social dont je suis

issu, lire était considéré comme une occupation de fainéant, j'ai reçu des mains du maire, sur une estrade municipale décorée de tricolore... mon premier livre : le *Don quichotte* de Cervantès, en édition illustrée pour enfant. Mon premier livre ! J'ai dévoré l'aventure de ce « chevalier de la Triste-Figure », l'ai relue mille fois en rêvant sans cesse de pouvoir, un jour, écrire de telles histoires ! Dans la classe de Madame Jungen, je suis tombé amoureux, sans doute de la maîtresse d'école, certainement de notre langue !

Puis ce furent des professeurs remarquables :

- Joseph Martynciow, professeur de français au collège de Thaon-les-Vosges, venu de Pologne aimer notre littérature et proposer à ses élèves de l'aimer aussi fort et élégamment que lui. Il a réussi.
- Le philosophe vosgien Raymond Ruyer, professeur d'Université à Nancy, l'un des penseurs les plus vifs et profonds de notre époque, aux nombreux écrits malheureusement oubliés aujourd'hui. L'intensité et la clarté de sa réflexion ont élargi à l'infini le champ de vision de plusieurs générations d'étudiants.
- Annie Bollotte-Bonté qui m'a initié au mystère des équations du second degré, Pierre Deschaseaux révélateur de Racine et Corneille, Raymond Labrude ouvreur d'innombrables voies géométriques, Marcel Levieux artiste au pinceau de Lumière, Michel Bur, historien médiéviste de grande renommée, aujourd'hui membre de l'Institut et de notre Académie, mon premier professeur d'Histoire.

Ce furent aussi toutes les maîtresses, tous les maîtres que je n'ai pas cités, qui pourtant méritent de l'être. Nombre d'entre eux ont fermé les yeux depuis longtemps, après avoir dessillé les miens. Ma reconnaissance leur est acquise, définitivement. En ce jour particulier, en ce lieu prestigieux, leur fils, ancien élève et étudiant devenu disciple, les remercie, du fond du cœur.

Puisque c'est ma plume qui ordonne mes jours, mes semaines, mes mois et années depuis plus d'un demi-siècle, j'ai choisi de vous parler de cette passion – le mot n'est pas trop fort – très exigeante et exclusive capable de nourrir une vie entière aussi bien que de l'affamer : écrire.

D'abord...

Qu'est-ce qu'écrire ?

Dans son essai *Qu'est-ce que la littérature* publié à l'origine en 1947 par sa revue *Les Temps Modernes* – on n'est jamais si bien servi que par soi-même ! – Jean-Paul Sartre affirme que l'acte d'écrire est le fruit d'une décision en vue de révéler le monde ! Double affirmation semble-t-il : celle qui repose sur la certitude qu'écrire est le résultat d'un choix personnel, que chaque écrivain

est donc un être libre par définition et par essence, celle aussi qui repose sur l'autre certitude que cet écrivain doit jouer dans la société un rôle quasi sacré de révélateur d'une réalité peu accessible au commun de l'humanité. « Révéler le monde » ! Quelle présomption ! Et le philosophe d'ajouter que naît de ce constat la notion essentielle de responsabilité sociale et civique de l'écrivain.

Le professeur Raymond Ruyer, mon cher maître en philosophie, qui ne tenait pas en grande estime l'œuvre de Sartre – leurs planètes ne tournaient pas dans le même système autour du même soleil – gardait de prudentes distances avec de telles prétendues évidences ! Pour lui, écrire résulte du désir naturel de recherche en soi des clés du Tout, d'une simple démarche de retour de l'humain au « monde de l'animalité ». Déplorant que l'homme de notre temps ne se possède plus, il dénonce la fausse expertise des gens dits « de pensée et de plume » qui, exprime-t-il dans *L'esprit philosophique*, ne continuent à vivre « que dans le contradictoire, le paradoxe et l'à peu près... », fausse expertise qui donne à penser au chef politique qu'il est compétent en tout, au philosophe de même !

Pour Sartre, écrire résulterait d'un regard tourné résolument vers l'extérieur, vers la matérialité du monde et l'enfer des autres, quels que soient ces autres.

Pour Ruyer, écrire résulterait d'un regard tourné vers l'intérieur, vers l'esprit du monde et le paradis de la Vie sous toutes ses formes.

Ces deux conceptions élevées de l'activité que je pratique au quotidien inspirent ensemble mon geste de semeur de mots car je les crois complémentaires. D'une part, selon la recommandation du penseur panpsychiste vosgien, je m'efforce de trouver dans mes réserves de culture et mes cachots intimes les impressions, émotions, visions parfois qui deviendront mots à libérer sur le papier ou l'écran d'ordinateur. D'autre part, dans les pas du philosophe existentialiste, je me fais semeur de ces mots, épandeur de leur énergie, amplificateur parfois de leurs vibrations qui, telles les ondes à la surface de l'eau frappée par une pierre, se propageront à l'infini.

Semeur de mots...

Semeur d'espoirs tirés des ténèbres par le plumitif mineur de fond qui, seul à son front de taille, à coup de pic dans la veine de mémoire personnelle et universelle, tente d'extraire un minerai qui lui permettra de rester fidèle à sa devise vieille déjà de plus de trente ans : *Ad Lucem semper...* toujours vers la Lumière !

Écrire, c'est semer des mots, les mettre en musique selon les harmonies et tonalités dont ils sont porteurs, semer des images, des émois, des réflexions, faire d'eux la matière d'un récit d'histoire particulière qui touche au général, qui va – très souvent à l'insu de son créateur – du plus petit au plus grand, du plus

bas au plus haut, du plus obscur au plus lumineux. Car, écrire, pour le semeur de mots que je crois être, c'est raconter des histoires qui élargissent le champ de vision des lectrices et lecteurs, invitent la terre à rejoindre le ciel, la lune à s'approcher du soleil, le profane à toucher au sacré, le temps mesuré à épouser l'éternité, la mort à sublimer la vie... des histoires qui proposent à la conscience de faire reculer à l'infini la ligne d'horizon, frontière d'aspect infranchissable que chacun croit tracée devant lui depuis toujours et pour toujours.

Écrire, c'est combattre ici-bas pour la Liberté que d'aucuns imaginent ailleurs propriété du seul Esprit hors des contraintes de la vie terrestre, c'est allumer l'étagé ultime d'une fusée mentale destinée à propulser l'humain de sa zone limitée de rétention originelle vers son espace infini d'apesanteur.

Écrire, c'est Résister !

Ensuite...

Comment écrire?

En sculptant la langue, la pressant comme le vigneron presse la grappe, exigeant d'elle qu'elle donne tout ce que les siècles des siècles de pratique quotidienne lui ont offert, en l'usant jusqu'à la corde en même temps que l'enrichissant de ce que le présent façonne sous nos yeux afin de la rendre plus expressive encore demain, de faire d'elle un outil plus efficace encore pour la taille de pierres dont nos suivants bâtiront leurs cathédrales.

Dans la foulée d'un passé président états-unien qui, à propos d'une guerre en Orient, parodiant le Christ selon saint Matthieu, avait déclaré « Qui n'est pas avec nous est contre nous ! » – oubliant la deuxième partie de la citation « ...et qui ne rassemble pas avec moi disperse. » – les maîtres camelots de notre temps voudraient réduire le monde à l'opposition ombre-lumière, vrai ou faux, blanc ou noir, au système binaire qui a donné ses automatismes à tout le système informatique qui, de nos jours, régit le monde. Or c'est de la nuance que se nourrit la vie, et la nuance exprimée passe par la richesse de la langue pratiquée. Il m'arrive de me reposer de l'écriture en peignant, en usant de toute la palette de couleurs capable de rendre les effets créés par la nature. Dans cette position de regardant qui doit se laisser posséder par la pomme observée dont il veut rendre l'image la plus fidèle, je me sou mets à l'objet, j'entre en lui, il entre en moi, je deviens... pomme ! Cette pomme de mon verger, née de la pollinisation de mon pommier par les abeilles, arrondie de la forme irrégulière créée par les accidents de croissance, colorée de ce que les nuages lui ont laissé de soleil, pomme imparfaite aux yeux des marchands et, maintenant, de nombre de consommateurs qui la dédaignent au prétexte qu'« elle n'est pas belle », alors qu'elle porte en elle tout ce que lui ont offert, le ciel, la terre et l'homme, le

« terroir », ses saveurs et goûts particuliers si différents de ceux de la pomme industrielle, toutes les nuances qui font d'elle la pomme que je peins avant de la croquer avec délices, celle-là... pas une autre ! C'est de ces nuances que veut se constituer ma palette pour rendre fidèlement au pinceau la nature vraie de ma pomme. Ces mêmes nuances d'une palette indispensable à l'écrivain, palette vocabulaire cette fois, riche des ressources d'une langue maîtrisée dans toutes ses subtilités, même les plus secrètes, nourrie d'apports quotidiens par la lecture et l'étude de grands textes, travaillée jusque dans ses moindres replis grammaticaux et sémantiques qui seule permettra de « révéler » selon Sartre la réalité du monde, d'exprimer sa spiritualité selon Ruyer. Écrire, c'est sculpter la langue pour en dégager l'essence même de l'être, comme Michel-Ange a tiré du marbre son David qui y dormait depuis l'aube de l'éternité.

Comment écrire ?

Écrire en travaillant le matériau à la manière décrite par Ronsard en 1563 dans sa *Response aux injures et calomnies de je ne scais quels predicans et ministres de Genève* :

« Je vis que des Français le langage trop bas
 A terre se traînait sans ordre ni compas ;
 Adoncques pour hausser ma langue maternelle
 Indompté du labeur, je travaillai pour elle.
 Je fis des mots nouveaux, je rappelai les vieux,
 Si bien que son renom je poussai jusqu'aux cieux. »

Écrire donc de manière à pousser le renom de notre langue... jusqu'aux cieux !

« Vaste programme ! » aurait pu s'exclamer le général de Gaulle dans le contexte actuel de redoutable déliquescence linguistique. Écrire en respectant et en honorant la langue pour ce qu'elle enracine l'humain dans le terreau culturel qui, quoi qu'il arrive, lui permet de grandir et s'épanouir, ainsi que nous le rappelle Cioran : « On n'habite pas un pays, on habite une langue ». Et puis... écrire en respectant le rythme physique et biologique de l'univers : tôt le matin, à l'heure où les oiseaux s'éveillent en chantant, à Lumière et énergie montantes, en harmonie avec les flux originels qui ne sauraient mentir malgré leurs manipulations par les gens de pouvoir mercantile ou politique – souvent les deux à la fois – et scientifique... tôt le matin, à ma table de travail au moment précis où mes parents s'arrimaient à leur machine de filature pour huit heures de laborieuse complicité avec le coton. Double fidélité : à la nature d'abord dont je ne suis qu'une poussière, à mes origines ouvrières ensuite, dont je suis fier.

Enfin...

Pourquoi écrire ?

Jean Ferrat a écrit et chantait « Je ne chante pas pour passer le temps ». Souvent, lors de mes nombreuses interventions en milieu éducatif – rencontres pour moi très importantes car je les vis comme le prolongement naturel de mon acte d'écriture en direction de celles et ceux qui prendront notre relève – la question m'est posée : « Pourquoi écrivez-vous ? » Ma réponse est toujours la même, sur le ton et dans l'esprit du chanteur : « Je n'écris pas pour passer le temps ! Encore moins pour tuer le temps ! Je n'écris pas pour distraire mes contemporains, pour leur faire oublier ce qu'ils sont, êtres d'une précieuse singularité, uniques mais capables de liens fraternels qui, dans le sabir des experts, « font société », pas davantage pour les aider à trouver le sommeil s'ils souffrent d'insomnie. Mes écrits ne sont pas un substitut du *Lexomil*. » Telle est – qui ne peut les satisfaire, j'en conviens – ma réponse en négatif à la question de mes jeunes interlocuteurs. Je sens alors monter leur impatience. Ils m'ont demandé : « Pourquoi écrivez-vous ? » Je leur ai répondu : « Je n'écris pas pour... » Inélégante pirouette ! Alors, ils insistent, et nous entrons ensemble en réflexion.

À l'opposé du « passer le temps », écrire – et lire – relève, selon moi, du « arrêter le temps ». Pour l'auteur, écrire prend souvent une forme d'exigence de survie, de volonté de victoire sur la mort, de désir d'éternité déjà atteinte dans le délicieux paradoxe engendré par l'acte même de création littéraire qui suppose d'être pour ne pas être, de ne pas être pour paraître, de se fouiller sans indulgence afin de se mieux connaître pour, en fin de compte mieux s'oublier comme s'oublie la goutte d'eau dans l'océan. « L'auteur présent partout, visible nulle part ! » écrivait le 9 décembre 1852 Gustave Flaubert à son amie poète Louise Colet, très proche de l'affirmation de Victor Hugo à propos de son œuvre *Les Misérables* : « Perdre son moi pour parler au nom de tous, devenir rien pour être tout » ! Ecrire pour se trouver en même temps que pour se perdre ! Que me jette la première pierre l'auteur qui ne s'est jamais dit : « Dans cent ans, deux cents ans, cinq cents ans... à condition que la planète entière n'ait pas imploré victime des forces cosmiques et de l'imbécillité humaine, il restera bien l'un de mes livres quelque part que trouvera quelque randonneur de l'Histoire ou quelque rat de bibliothèque... ma trace dans la grande aventure collective ! Trace de citoyen responsable car, pour évoquer maintenant le ressenti de Sartre, si son travail permet à l'auteur de lever lentement – parfois douloureusement – le voile sur le monde à la manière du notable qui dévoile une plaque commémorative –, écrire l'engage, pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur si les mots qu'il décoche sont porteurs d'énergie positive et sources de Lumière, le pire si leurs vibrations tirent vers le bas et les ténèbres celles et

ceux qu'ils percutent. Le mot peut être à la fois la plus puissante force d'amour et de paix et la plus terrifiante arme de destruction massive. Et les personnages qu'ils habillent peuvent être des héros d'une exemplaire bienveillance ou des auteurs de crimes les plus abjects. Entre les mots du *J'accuse* d'Émile Zola qui a rendu à un innocent ses libertés et honneur, au pays sa dignité... et ceux du *Mein Kampf* du dictateur nazi qui a produit plus de six millions de victimes dans le monde, entre ces deux extrémités auxquelles le manichéisme de tous les temps voudrait réduire l'humain – plus particulièrement le manichéisme exacerbé de notre époque – se trouvent toutes les nuances du cœur et de la raison, tous les mots révélateurs de ce que d'aucuns nomment « la vraie vie », l'humus fertile que l'écrivain a le devoir d'aérer de sa plume, comme le paysan de son soc la terre nourricière. Écrire pour s'engager, défendre des causes, promouvoir des valeurs, militer parfois au prix de sa liberté voire de sa vie. « Le Poète a dit la vérité, il doit être exécuté ! » rappelait en 1968 Guy Béart, maître de *L'Eau vive* ! Le poète André Chénier en a perdu la tête à Paris sous le couperet de la guillotine à l'âge de 32 ans, le 7 Thermidor de l'An II... corps jeté dans la fosse commune ; Federico Garcia Lorca, poète et dramaturge espagnol, en est mort dans la sierra andalouse sous les balles franquistes, le 19 août 1936, à 38 ans... mort sans sépulture !

Pourquoi écrire ?

Pour se flatter peut-être de l'image iconique de l'écrivain – « écrivain » vocable aussi trompeur que le miroir de la Castafiore – image vérifiée à chaque rencontre avec le public. L'affluence populaire aux salons du livre dont le plus prestigieux de tous, notre Livre sur la Place en est la preuve éclatante !

Écrire plus certainement...

Pour répondre à une exigence d'identification personnelle, de travail sur soi, mystérieuse, inexplicquée parce qu'inexplicable, enracinée dans les arcanes de la mémoire avec la voix de la mère perçue dès la vie intra-utérine, les sourires du père, les regards des familiers, la passion de la première maîtresse d'école...

Pour faire circuler les idées et connaissances d'hier, d'aujourd'hui, en faire les germes de celles de demain, nourrir l'humanité de ce qu'elle a de meilleur, tant pour elle-même que pour son environnement, entretenir voire développer le sens du respect si malmené aujourd'hui par la spéculation souveraine et l'esprit de compétition généralisé qui pousse à « tuer le concurrent » pour se donner une coupable impression de mieux vivre, comme si la réussite de l'un devait passer par la ruine de l'autre !

Respect de l'autre, de l'animal, du végétal, du minéral.

Écrire pour soutenir la mémoire enseignante, ce socle commun constitué de l'avènement des Droits de l'Homme et du citoyen ou de l'héroïque Résistance contre l'occupant – quel qu'il soit – comme de la ruine de la cité lorraine de La Mothe par la France ou des enfumades Bugeaud durant la conquête de l'Algérie, pour rappeler d'où nous venons, nous aider à savoir où nous sommes et nous aider à repérer où nous allons, entretenir ainsi vivante la chaîne de l'Histoire dont nous, modestes maillons, avons la garde, cette Histoire que d'aucuns projettent maintenant de « déconstruire ».

Écrire pour provoquer en soi « écrivant » puis chez le « lisant » l'apparition et le développement de l'image, matériau culturel structurant incompatible pour Gaston Bachelard avec l'intellect – il parle d'incompatibilité entre imaginaire et rationalité – , apparition d'images qui, forçant le carcan raisonnable à la manière d'Apollinaire forçant l'académisme poétique, donne accès à une vision globale et réaliste du monde, le donne à voir dans toutes ses dimensions.

Écrire pour agir donc en toute liberté, en faveur de toutes les libertés, en toute conscience de la responsabilité individuelle et collective, hors de tout conditionnement. Aucun barreau de prison ne résiste à l'écriture – Alexandre Soljenitsyne l'avait douloureusement mais brillamment prouvé – ... aucun barreau de prison ne résiste à la lecture !

Une telle conception de l'acte d'écrire s'accorde mal avec la notion de littérature de distraction qui, au sens étymologique, tend à séparer le lecteur de lui-même, à le tirer hors de soi, qui l'invite à se fuir, souvent dans les pas de personnages auxquels il s'identifie avec, à l'affût, l'espoir de vivre par procuration un héroïsme condamné à rester de pacotille. Parce qu'elle veut seulement plaire pour le bonheur financier d'actionnaires éditoriaux, cette littérature s'efforce par intérêt ou paresse de ressembler à sa cible. Elle s'offre aux faiblesses et perversions de son lectorat, l'enferme dans l'univers origine de sa souffrance, alors qu'elle devrait lui proposer de s'épanouir avec elle et l'inviter à se libérer. Les thèmes favoris de cette littérature sont souvent choisis pour l'intrigue dans l'espace violent voire criminel, parfois dans une actualité interlope, et sa forme n'hésite pas à maltraiter la langue au temps que nous vivons de sa plus redoutable maltraitance.

Au XVI^e siècle déjà, dans ses *Essais* (Livre 3 – ch. 9), Montaigne s'inquiétait avec humour et ironie de cette tendance à caresser la vulgarité dans le sens du poil :

« Il devrait y avoir quelque coercition des lois contre les écrivains ineptes et inutiles, comme il y en a contre les vagabonds et les fainéants. »

complétant ce faux appel à la censure d'une invitation à la réflexion sur le mal

de son époque, mal comparable, me semble-t-il à celui de la nôtre :

« L'écrivainerie semble être quelque symptôme d'un siècle débordé.
Quand écrivîmes nous tant que depuis que nous sommes en trouble ?
Quand les Romains tant, que lors de leur ruine ? »

Et, près de deux siècles plus tard, dans le chant IV de son Art poétique, Boileau confirmait l'exigence de qualité qui doit obséder l'écrivain :

« Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire. »

Puissions-nous, tous ensemble, entendre ces deux maîtres !

Et, aujourd'hui comme demain, parce qu'il n'y a pas de littérature innocente, pour corriger l'accusateur public de la Convention Fouquier-Tinville qui, signant l'arrêt de mort du poète André Chénier, aurait affirmé : « La République n'a pas besoin de poète ! » – affirmation qui entre en lugubre résonance avec le classement « non essentielle » de la culture en notre temps de pandémie – puissions-nous entendre en guise de conclusion, cet extrait de discours prononcé par Federico Garcia Lorca lors de l'inauguration de la bibliothèque de son village natal Fuente Vaqueros en septembre 1936 :

« Des livres ! Des livres ! Voilà un mot magique qui équivaut à clamer : « Amour, amour », et que devraient demander les peuples tout comme ils demandent du pain ou désirent la pluie pour leur semis. Quand le célèbre écrivain russe Fédor Dostoïevski était prisonnier en Sibérie, retranché du monde, entre quatre murs, cerné par les plaines désolées, enneigées, il demandait secours par courrier à sa famille éloignée, ne disant que : « Envoyez-moi des livres, des livres, beaucoup de livres pour que mon âme ne meure pas ! ». Il avait froid, ne demandait pas le feu ; il avait une terrible soif, ne demandait pas d'eau... il demandait des livres, c'est-à-dire des horizons, c'est-à-dire des marches pour gravir la cime de l'esprit et du cœur ! Parce que l'agonie physique, biologique, naturelle d'un corps, à cause de la faim, de la soif ou du froid, dure peu, très peu, mais l'agonie de l'âme insatisfaite dure toute la vie !

« La devise de la République doit être : la Culture ! ».

La culture, parce que ce n'est qu'à travers elle que peuvent se résoudre les problèmes auxquels se confronte aujourd'hui le peuple plein de foi mais privé de lumière.

N'oubliez pas que l'origine de tout est la lumière ! »